



MARIN
LEDUN
LEUR ÂME
AU DIABLE

série noire
GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

Collection créée par Marcel Duhamel

MARIN LEDUN

LEUR ÂME AU DIABLE

nrf

GALLIMARD

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du livre.

Avec le soutien du



© Éditions Gallimard, 2021.

Couverture : Illustration © Ben Jones / Heart Agency.

À Fernand Aubert

«J'espère que nous avons amorcé quelque chose, que ces flambeaux de la liberté – sans distinction de marque – briseront le tabou qui frappe les femmes vis-à-vis de la cigarette, et que notre sexe continuera à faire tomber toutes les discriminations.»

BERTHA HUNT, 31 mars 1929, *New York*.

« — Pour la troisième fois, je vais vous poser la question. Les cigarettes sont-elles cause de maladie ?

— C'est mon impression très générale, pas du tout informée, sans aucune espèce de volonté délibérée d'affirmer quoi que ce soit de manière scientifique... Je n'ai pas connaissance d'un savoir spécifique, de ce que je considère comme une preuve tangible dans un sens ou un autre, mais mon impression générale, formulée de façon assez approximative, c'est que fumer la cigarette pourrait déboucher sur certaines maladies. [...]

— Donc si je vous soumetts à un test où il faut répondre par vrai ou par faux... Vous êtes professeur ? Vous avez passé beaucoup d'examens et vous en avez fait passer beaucoup, exact ? Donc si je vous soumetts au test du vrai ou faux, en vous demandant de répondre c'est vrai, c'est faux ou je ne sais pas... Je vous propose de choisir entre ces trois réponses. Voici la question, docteur LaMotte, les cigarettes sont-elles cause de maladies, et entraînent-elles par conséquent un accroissement des dépenses de santé ?

— Je serai obligé de vous répondre : je ne sais pas. »

LYNN R. LAMOTTE, *déposition dans l'affaire « Texas vs American Tobacco »*, 27 septembre 1997, Bates LAMOTTEL092797, p. 45-46.

PREMIÈRE PARTIE

BRAQUAGE

28 juillet 1986 – 9 novembre 1989

Le Havre, 28 juillet 1986.

Les deux camions-citernes Renault G230 apparaissent à 2 h 02 sur la route départementale qui relie Harfleur à Gainneville. Ils sont chargés d'ammoniac liquide jusqu'à la gueule – douze mille litres chacun. Sur leurs flancs, en lettres blanches sur fond bleu, le logo de la société Yara, surmonté d'un drakkar stylisé.

Leurs phares aveuglent une fraction de seconde le conducteur de la Lancia Delta de couleur blanche qui les attend en bout de ligne droite, kilomètre 48, au milieu de la chaussée, tous feux éteints. À son bord, trois hommes suréquipés, cagoulés et armés. Combinaisons militaires, gilets pare-balles modèle Y en kevlar, gants de cuir, lunettes et demi-masques de protection respiratoire. Deux à l'avant, un sur la banquette arrière.

Rien n'a été laissé au hasard.

À l'entrée d'Harfleur, la D6015 ne dessert qu'une poignée de bâtiments industriels qui n'ouvrent pas avant le lever du jour. À cette heure-ci, elle est déserte. Un halo orangé trop faible pour percer l'obscurité illumine le ciel au-dessus de la zone portuaire du Havre, à l'ouest, dix kilomètres à vol d'oiseau. Pas de lampadaire ni de maison isolée, aucune intersection sur une portion

de cinq kilomètres, un mur de végétation d'un côté de la route, un profond fossé de l'autre. Aucune échappatoire possible.

Le site est idéal à tous points de vue.

À l'instant précis où le deuxième camion-citerne dépasse la borne kilométrique 47, lancé à plus de quatre-vingts kilomètres à l'heure, une Renault 9 beige stationnée sur le bas-côté démarre et lui emboîte le pas. Trois hommes à l'intérieur également, même équipement, même détermination.

2 h 05, la Lancia allume ses feux de détresse pour signaler sa présence. Le chauffeur du camion-citerne de tête fait des appels de phares et freine sèchement pour éviter la collision. Surpris, son collègue met un coup de patin et braque le volant pour éviter de l'emboutir. Son train arrière chasse, il perd le contrôle du poids lourd qui glisse sur une vingtaine de mètres avant de piler brutalement. Le chauffeur est projeté en avant. La ceinture de sécurité lui coupe le souffle et l'empêche de traverser le pare-brise. Son moteur toussote à deux reprises, puis il cale.

Les occupants de la Lancia, en première ligne, ne cillent pas. La vision de deux engins de plus de vingt tonnes chacun projetés à pleine vitesse dans leur direction est pourtant impressionnante. Le pare-chocs du premier camion-citerne s'immobilise à trois mètres seulement des portières latérales dans un couinement suraigu de plaquettes de frein. Le front du chauffeur heurte le tableau de bord. La violence du coup le laisse à moitié groggy. La Renault 9 vient se placer en travers de la route de façon à couper toute possibilité de retraite. Coordination impeccable.

Il y a un bref instant de flottement.

Une rafale de vent balaie la scène et disperse la forte odeur de gomme brûlée dans son sillage. L'air se charge d'électricité quand les portières de la Lancia et de la Renault 9 s'ouvrent simultanément. Quatre cagoulés sortent des habitacles et brandissent des

armes de poing semi-automatiques et des pistolets-mitrailleurs Uzi. Leurs mouvements sont parfaitement synchronisés. Ils se répartissent les deux camions et grimpent à bord des cabines.

— Changement de programme, les gars!

Abasourdis, les chauffeurs écarquillent les yeux sans comprendre ce qui leur tombe dessus. Une coupure larde le crâne du plus âgé. Du sang lui coule sur la tempe et dans le cou. L'autre, grand et sec, essaie toujours de recouvrer son souffle.

Les assaillants les extirpent sans ménagement de leur siège et les tirent jusqu'au coffre de la Renault 9 dans lequel ils les enferment, puis ils prennent leur place au volant des camions-citernes.

Fin de l'étape numéro un.

Soulagé, le conducteur de la Lancia soupire. Il relève son masque en grognant.

Il s'appelle Anton Muller. Trente-deux ans, un mètre quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-dix kilos, corps d'athlète, cheveux courts et regard bleu acier.

Les cinq autres cagoulés sont sous ses ordres.

Muller actionne le poste CB mobile et vérifie la fréquence. La ligne crachote. Une voix grave résonne dans le haut-parleur.

— On arrive, déclare Muller avant de couper la communication.

La Renault 9 ouvre la voie, suivie des deux camions-citernes. La durée du trajet est estimée à moins de cinq minutes. Muller surveille leurs arrières dans le rétroviseur de la Lancia. Il est en contact permanent avec ses hommes par le biais de l'émetteur radio. Il ne lâche pas son chronomètre des yeux.

Le convoi atteint le lieu du transfert à 2 h 16. Muller a choisi l'endroit avec soin. Il s'agit d'une carrière désaffectée dont l'entrée n'est visible ni de la route ni du premier hameau situé à deux kilomètres de là. Quatre chauffeurs les y attendent, avec

une 205 Peugeot blanche et deux camions-citernes immatriculés aux Pays-Bas au nom de la société Vita Trucks.

Le premier, un Iveco Turbostar d'une capacité de dix-huit mille litres, est déjà en place. Des tuyaux de raccordement sont disposés de part et d'autre, prêts à être tirés.

L'opération est délicate. Le chef d'orchestre Muller la supervise par signes. Tous les hommes, chauffeurs et cagoulés, se taisent et observent ses moindres gestes avant de passer à l'action. L'ammoniac est un produit hautement explosif. Le mot d'ordre est : *Suivez mes consignes à la lettre et tout se passera bien!*

Muller claque des doigts.

Deux cagoulés armés retournent monter la garde à l'entrée de la carrière en trotinant, au cas où un importun se pointerait. Les autres hommes s'agitent. Ils alignent les camions, placent le bras de chargement au-dessus de la cuve de l'Iveco, branchent les tuyaux et s'immobilisent. Muller s'avance. Il sort un mètre de la poche de sa veste et prend le temps de mesurer l'espace entre le haut du réservoir et le sommet du tuyau. Il procède à quelques réglages, reprend des mesures, inspecte les soupapes de sécurité et le compresseur du système réfrigéré, puis il fait le tour du camion pour procéder à des vérifications visuelles d'ensemble. Satisfait, il lève le pouce de sa main droite à l'intention de ses hommes. Ces derniers ouvrent aussitôt les vannes pour transvaser l'ammoniac.

Même prudence pour le deuxième camion-citerne, un Volvo 250 de capacité plus modeste, mêmes consignes, mêmes vérifications minutieuses.

Muller ne relève le pouce qu'une fois la cuve pleine. Personne n'a parlé, aucun riverain ne s'est manifesté, aucune lueur de phares n'est venue percer l'obscurité sur la route en contrebas.

À 3 h 56, les quatre chauffeurs enfilent une tenue de parfait camionneur Vita Trucks et grimpent au volant. Muller distribue papiers en règle, billets et plan de route. Leur objectif est une

plateforme de stockage portuaire de la société European General Tobacco, surnommée « Big T » comme *Big Tobacco*, située aux Pays-Bas, à Bergen op Zoom. Huit à neuf heures de trajet avant transfert, direction Sydney et les usines de production de cigarettes d'Australie par un porte-conteneurs affrété sous pavillon panaméen qui n'attend qu'eux pour prendre la mer.

Muller dit :

— La même somme à livraison.

Les types comptent le fric, l'empochent prestement en multipliant mentalement la somme par deux, et affichent leur plus beau sourire, celui qui signifie *Tout ce que tu veux, mon pote! C'est un plaisir de faire affaire avec toi!*

Muller leur serre la main et tapote la portière.

— La voie est libre.

Les chauffeurs ne se font pas prier. Les moteurs tournent, les boîtes manuelles grincent. L'Iveco Turbostar démarre le premier. L'autre, plus léger et plus rapide, empruntera un itinéraire différent. Pas de communication entre eux jusqu'à destination.

Les chauffeurs de Muller atteignent la départementale, mettent leur clignotant, qui à droite, qui à gauche, et disparaissent dans la nuit.

La pression descend d'un cran. Muller réprime un bâillement. Il ne se déconcentre pas pour autant. Il consulte sa montre. 4 h. L'ensemble de la manœuvre a pris deux minutes de moins que prévu. Les chauffeurs des deux camions braqués sont enfermés dans le coffre de la Renault 9 depuis près de deux heures.

Muller remet sa cagoule, raffe un Uzi et fait signe aux hommes encore présents de le suivre à l'arrière, semi-automatiques en main. Il ouvre le coffre. Soudain, le grand sec bondit en grognant, se précipite sur lui, poings en avant, et lui arrache sa cagoule. Pris au dépourvu, Muller se protège le visage du bras pour parer les coups. Surpris, les cagoulés armés tardent à réagir.

Le chauffeur dévisage Muller une fraction de seconde, puis il le bouscule sans ménagement et détale en slalomant.

Muller reprend aussitôt ses esprits.

— Laissez-le partir, je sais où il crèche.

Il désigne deux cagoulés, leur donne une adresse au Havre.

— Pas de coups de feu. Vous le serrez et vous me le gardez au chaud, c'est tout. Je m'occupe du deuxième et je vous rejoins.

Il ramasse sa cagoule et se retourne. Ses hommes sont penchés au-dessus du coffre, pétrifiés. Une odeur âcre de vomi et d'urine sature l'air. Muller s'avance pour jeter un œil. Le chauffeur numéro deux baigne dans une flaque de sang. Lui se tient parfaitement à carreau. Et pour cause. Il est mort.

Sonné par la nouvelle, Muller recule d'un pas. L'un des cagoulés montre du doigt le crâne du chauffeur. Une protubérance violacée lui déforme la tempe et une partie du front.

— On n'y est pour rien ! Il était déjà comme ça quand vous avez ouvert.

Muller comprend. Il secoue la tête :

— Hémorragie cérébrale.

Il s'adosse à la voiture pour réfléchir. Muller savait que ce moment arriverait dans sa vie. Celui où vous devez prendre la bonne décision. Il s'est toujours demandé quel genre d'homme il serait ce jour-là, comment il réagirait. Le moment était venu.

Muller a encore deux bonnes heures avant l'aube. Il mesure le travail accompli et la portée de ses actes à venir. Il peut encore rattraper le coup et sauver sa peau.

Il se redresse en soupirant et déclare :

— C'était un accident.

Les trois cagoulés acquiescent en silence et se détendent un peu.

Muller se plante devant eux :

— J'aurais sincèrement aimé que les choses se passent autrement, les gars.

Il brandit alors le pistolet-mitrailleur Uzi et les abat à bout portant d'une rafale en plein visage. Il n'hésite pas, sa main tremble à peine. Les balles lacèrent leurs cagoules et s'y enfoncent comme dans du beurre. Les types n'ont pas le temps de riposter. Ils s'affaissent sur le sol comme des pantins désarticulés.

Muller les dépouille ensuite de leur matériel militaire. Il fourre le tout dans le coffre de la 205 Peugeot, récupère un jerrican vide et un bout de tuyau qu'il utilise pour siphonner le réservoir. Il dispose les cadavres à l'avant et sur la banquette arrière de la Renault 9. Il les asperge d'essence avant d'y mettre le feu. Il renouvelle l'opération pour la Lancia et les deux camions vides. L'instant d'après, les flammes lèchent les drakkars peints sur les citernes et s'élèvent dans le ciel, perçant la nuit d'une gigantesque lueur orangée.

Le moteur de l'Iveco puis sa cuve explosent en premier. L'orange vire au blanc. La température ambiante s'affole.

Muller balance sa cagoule dans le brasier, balaie le sol du regard pour s'assurer qu'il n'a rien oublié, puis il s'installe au volant de la 205 et quitte les lieux sans un regard en arrière.

Le fuyard s'appelle Guérin. Il vit dans un studio qu'il loue au-dessus d'un bar, en périphérie du Havre, à la limite de Sanvic. C'est probablement un brave type, un honnête travailleur, mais il n'a pas les bons réflexes. Au lieu de disparaître dans la nature, de se planquer ou de foncer chez les flics, sa première réaction a été de rentrer chez lui faire sa valise.

Guérin a couru comme un dératé à travers champs et dans la zone industrielle. Il connaît les lieux par cœur. Il a semé ses poursuivants, qui se sont ensuite rendus à l'adresse indiquée par Muller. Ils ont défoncé sa porte et l'ont neutralisé alors qu'il enjambait le rebord de la fenêtre pour s'enfuir. Ils l'ont attaché sur une chaise et l'ont cogné avec méthode jusqu'à ce qu'il cesse

de gueuler. Ils ont ensuite contacté Muller sur le poste CB mobile et ont sagement attendu.

Muller pénètre dans le studio à 5 h 12. Il verrouille la porte derrière lui et tranche la gorge de l'homme qui lui a ouvert. Le deuxième est assis sur le canapé, face à leur prisonnier. Il ne lui oppose aucune résistance et s'affale sur le côté, la tête posée sur un coussin comme s'il était assoupi.

Guérin n'émet pas un son. Effaré, il fixe le sang qui s'écoule à gros bouillons par la plaie béante. Une estafilade de plusieurs centimètres coupe son arcade sourcilière en deux, sa pommette droite est tuméfiée et sa chemise déchirée.

Muller avise le téléphone à cadran, sur la table basse.

— Qui as-tu appelé avant qu'ils arrivent ?

Guérin ne répond pas. Muller renifle.

— Hélène ?

Guérin lève les yeux sur lui, surpris. Muller sourit. Guérin secoue la tête.

— C'est elle qui vous a filé l'itinéraire des camions ?

Muller hausse les épaules.

— Que lui as-tu raconté ?

Guérin n'entend même pas la question. Il lorgne maintenant du côté du couteau que Muller essuie sur la veste du mort.

Muller s'interrompt et lève la lame pour l'inspecter à la lumière du lustre, puis il glisse le couteau dans l'étui qui pend à sa ceinture et passe dans la cuisine pour se laver les mains et s'asperger le visage d'eau froide. Il prend soin d'essuyer ses empreintes avant de revenir dans le salon. Là, il vide le contenu de la valise de Guérin sur le parquet et en dresse l'inventaire. Sous une pile de chemises et de caleçons à carreaux, un portefeuille, un agenda et une enveloppe de papier kraft retiennent son attention.

Le portefeuille contient un bulletin de salaire plié en quatre émis par la société Yara le 27 juillet 1986 et deux billets de

cinquante francs. Muller empoche le bulletin et laisse le liquide. L'agenda ne révèle qu'une série de noms et de numéros sans intérêt. Il vole dans les airs rejoindre le tas de vêtements par terre. Muller ouvre l'enveloppe. Guérin se dandine pour tenter de défaire ses liens.

Muller exhibe à présent une demi-douzaine de polaroïds dont l'unique héroïne est une femme dénudée d'une vingtaine d'années, allongée sur le canapé du studio dans des positions languoureuses et explicites. La jeune femme fixe l'objectif d'un air déterminé. Muller reconnaît au premier coup d'œil la petite amie de Guérin, Hélène Thomas, l'étudiante qui bosse en alternance comme secrétaire au siège parisien de la société Yara et qui lui a fourni une copie de la feuille de route des deux camions-citernes, un mois plus tôt.

Muller agite les photos.

— J'emporte ces photos de la belle Hélène, si ça ne te dérange pas.

— Je vous en supplie...

Muller empoche les polaroïds. Il décroche le téléphone, compose un numéro de mémoire et laisse sonner trois fois avant de couper la communication. Il tire une chaise, allume la radio et s'installe tranquillement à côté de Guérin.

Un speaker revient sur l'arrivée du Tour de France. La veille, Greg LeMond est devenu le premier cycliste américain à remporter la course, dans un temps record. L'homme d'affaires Bernard Tapie clame haut et fort à l'antenne qu'il l'a soutenu depuis le début et que LeMond a gagné grâce au Français Bernard Hinault qui a été le plus fidèle des équipiers. La France entière se marre.

Cinq minutes plus tard, le téléphone sonne. Guérin fait un bond. Muller coupe la radio et saisit le combiné.

— On a eu un problème.

Il hoche la tête deux fois pendant que son interlocuteur parle, puis il lui dicte l'adresse, écoute à nouveau, avant de conclure :

— Comme vous voulez.

David Bartels frappe à la porte peu après midi. Il porte un costume gris anthracite, une cravate discrète et des Weston. Il affiche l'air contrarié de celui qui a dû annuler un rendez-vous important.

Muller et Guérin sont en nage. Le studio empeste la transpiration et la mort, la température intérieure frôle les 30°C. Bartels dédaigne Guérin et indique les deux macchabées du menton.

— C'est quoi, ça ?

Muller hausse les épaules et désigne Guérin.

— Il s'est défendu. Nous n'avons pas été assez de trois pour le maîtriser.

Bartels opine et dévisage le chauffeur, comme s'il prenait conscience de sa présence. Il allume une Chesterfield et balaie la pièce du regard pendant que Muller lui résume à sa manière les événements de la matinée. Guérin écoute malgré lui.

Bartels écrase son mégot sur le rebord de la table basse.

— Rien d'autre ?

Muller lui tend le portefeuille et l'agenda. Bartels les inspecte d'un œil distrait. Muller récupère le mégot et le fourre dans sa poche. Pendant ce temps, Bartels empoche les deux billets de cinquante.

— Quelqu'un d'autre est au courant ?

Bartels ne connaît pas l'existence d'Hélène Thomas. Il ne sait pas qu'elle est l'informatrice de Muller chez Yara pour l'itinéraire des camions. Guérin ignore que Bartels n'est pas au courant. Muller aimerait que cela reste comme ça.

Il ment :

— Non.

Guérin baisse les yeux. Bartels sonde un instant Muller et finit par hocher la tête. Il retire sa veste et sa cravate, les dépose sur le dossier d'une chaise, remonte les manches de sa chemise et s'allume une Chesterfield.

Guérin se redresse subitement. La corde qui le maintenait attaché gît au sol. Muller empoigne son couteau par réflexe. Guérin bondit en rugissant, renverse Bartels et fonce sur Muller tête la première. La cigarette de Bartels vole dans les airs et retombe sur le carrelage en faisant des étincelles. Le souffle coupé, Muller lâche son arme, bascule en arrière et chute lourdement contre le buffet. Guérin se précipite vers la porte. Bartels se redresse et repère le couteau aux pieds de Muller. Il le saisit, s'élance à la poursuite de Guérin et lui plante la lame dans la carotide. Le type s'immobilise, puis s'affaisse lentement.

Bartels lâche le manche, extirpe un briquet de sa poche et doit s'y reprendre à trois fois pour rallumer une cigarette. Muller feint d'ignorer les tremblements qui agitent sa main.

Bartels ramasse ses affaires et disparaît dans la salle de bains. Lorsqu'il réapparaît enfin, impeccable, les cheveux tirés en arrière, il ne tremble plus. Muller a récupéré le couteau, effacé leurs empreintes, ramassé les mégots et rattaché Guérin sur la chaise.

Bartels contemple le spectacle.

— Je peux compter sur ta loyauté?

— Il va falloir reconsidérer ma prime de risque, dit Muller en le raccompagnant jusqu'à la sortie.

L'appartement d'Hélène Thomas est situé dans un quartier tranquille de Bagnole, à proximité de la mairie des Lilas. Le soleil flirte avec les toits des immeubles avoisinants. Des cris d'enfants jouant au ballon dans une rue adjacente lui parviennent. Un parfum de glycine et de saucisse grillée flotte dans l'air.

Muller est lessivé. Cela fait plus de trente-six heures qu'il n'a pas dormi. Il a roulé toute l'après-midi. Il s'est débarrassé des armes de ses hommes et des gilets pare-balles dans la Seine, a garé la Peugeot au coin d'une rue au hasard et a jeté les clefs dans une bouche d'égout, puis il a terminé le chemin à pied.

Il étire ses muscles endoloris et se décide à entrer dans le hall. Il inspecte les boîtes aux lettres, grimpe deux étages et presse la sonnette.

Hélène Thomas passe la tête. L'iris de ses yeux est d'un vert profond.

Muller tente de forcer le passage et tombe sur un os. La chaîne de sécurité est enclenchée. La jeune femme repousse vivement le battant d'un coup sec, mais Muller glisse son pied dans l'ouverture avant qu'elle lui referme au nez et fait sauter la chaîne d'un coup d'épaule dans la porte. Hélène Thomas l'accueille à coups de griffes. Muller la saisit par le bras et l'entraîne jusqu'à la pièce principale avant de la jeter sur le canapé. Là, il sort les polaroids récupérés chez le chauffeur, les balance sur la table basse et brandit un revolver. Hélène Thomas les ignore, le regard rivé sur l'arme.

Muller déclare :

— Guérin est mort.

Elle roule des yeux.

— Je ne dirai rien.

Muller ricane.

— Quelqu'un d'obstiné pourrait faire le rapprochement entre toi, Stéphane Guérin et Yara, puis entre toi et le braquage. Tu sais très bien que je ne peux pas prendre ce risque.

Elle renifle avec dédain.

— Personne chez Yara ne sait que nous sortions ensemble. J'ai juste photocopié un bout de papier.

Muller secoue la tête.

— Écoute, j'ai eu une journée compliquée.

Hélène Thomas se passe la main dans les cheveux.

— Je ferai ce que vous voulez.

Muller grimace. Il avise une chaise, retire du bout des doigts une poussière imaginaire sur le dossier et s'assoit pour évaluer la situation, l'arme sur les genoux. Il jauge la jeune femme un moment, se dit qu'elle a du cran. Il pèse le pour et le contre jusqu'à parvenir à une conclusion satisfaisante, puis il se lève.

— J'ai peut-être quelque chose pour toi.

Il empoche le revolver.

— Tu peux les garder, si tu veux, ajoute-t-il en désignant les photos.

Hélène Thomas y jette un coup d'œil rapide, le regard vide de toute expression. Elle les déchire et se redresse crânement.

— Le passé, c'est le passé.

Carquefou, 3 septembre 1986.

Le ventilateur du service comptabilité est en panne. Les fenêtres ouvertes en grand ne laissent passer qu'un mince filet d'air brûlant. L'inspecteur de police Simon Nora a dû retirer sa veste pour travailler.

Les archives clients et fournisseurs qu'il épluche depuis deux jours sont d'un ennui mortel. Elles livrent leurs secrets au compte-gouttes. L'employée de la SEITA chargée de l'assister n'en mène pas large. Le café dont elle l'abreuve lui file des aigreurs d'estomac.

Nora est un professionnel. Levé à 6 h et couché à 22 h. Il démarre une tournée des cinq sites de production de la Société nationale d'exploitation industrielle des tabacs et allumettes avec quarante-huit heures d'avance.

La machine à cigarettes françaises tourne à plein. Trois cent vingt-sept salariés dans les locaux de Carquefou, deux cents millions de francs de bénéfice annuel dans les poches de l'État, une mine d'or. De quoi justifier deux semaines à temps complet de la vie d'un policier de la brigade financière de Nanterre.

Une usine de traitement du tabac au Havre, deux centres de recherche à Bergerac et Fleury-les-Aubrais, et deux usines de

production de cigarettes, l'une à Riom dans le Puy-de-Dôme et la deuxième, la plus importante, dans la périphérie de Nantes.

Un sacerdoce : des milliers de kilomètres en train et en voiture de location, des sandwiches mangés sur le pouce et des nuits interminables dans des hôtels de seconde catégorie.

Consignes avant son départ. Son supérieur, l'officier de police judiciaire Richard, l'a coincé dans l'ascenseur entre le neuvième étage et le rez-de-chaussée :

— Tu as été choisi parce que tu es novice dans le service. Tu es novice et tu es une sangsue. Tu ne lâches jamais rien parce que tu dois faire tes preuves. Ne nous déçois pas.

L'inspecteur Nora est payé pour ça : écouter sa hiérarchie, siroter du bout des lèvres un café de merde, mal dormir et décrypter pour la brigade financière des tableaux comptables.

Son billet aller-retour Paris-Nantes en deuxième classe a été réglé rubis sur l'ongle par la sous-direction de la lutte contre la criminalité organisée et la délinquance financière, son employeur depuis le 1^{er} février dernier.

Le motif est une plainte pour impayé déposée fin août par la société Yara contre la SEITA.

Les faits : le 4 décembre 1985, un camion-citerne de bon ammoniac est braqué près de Clermont-Ferrand. Rebelote le 18 janvier 1986, aux environs de Limoges et, dans la foulée, le lendemain, au nord de Nantes. Rien pendant trois mois, puis les braquages s'enchaînent aux Pays-Bas entre le 16 avril et le 3 juin, à la sortie de Sluiskil, la plus grande usine européenne de production d'ammoniac, à la frontière franco-belge et près de Belfort.

Dans chaque affaire, le modus operandi est le même : les camions de la société Yara sont interceptés par des hommes cagoulés lourdement armés, les chauffeurs sont neutralisés en douceur, les camions sont incendiés, les chauffeurs ne voient

rien, ils n'entendent rien, ils ne savent rien, et l'ammoniac s'est volatilisé.

Jusqu'au dernier braquage en date.

Lundi 28 juillet dernier, deux camions-citernes estampillés Yara ont été retrouvés brûlés aux environs d'Harfleur, chacun transportant douze mille litres d'ammoniac *made in France* vers l'usine de Carquefou. Quatre cadavres carbonisés sont dégagés des carcasses encore fumantes dont celui de l'un des chauffeurs, plus trois autres cadavres dans un studio du Havre dont celui du deuxième chauffeur.

Tout est détaillé dans le rapport de police que Nora a sous les yeux : les balles de 9 mm dans le crâne des braqueurs, les casiers longs comme le bras des cinq cagoulés, les voitures calcinées retrouvées à proximité, le cadavre du chauffeur allongé dans le coffre, les traces de pneus de deux autres camions-citernes identifiées sur les lieux, l'enquête dans une impasse.

Sept morts au total, ça fait tache.

Même si, en vérité, Nora s'en fiche.

Il se fiche des braquages et des morts – ça, c'est le boulot de la criminelle. Il se fiche de l'ammoniac. Il se contrefiche de Yara et des états d'âme de ses dirigeants. Il n'est pas là pour juger qui que ce soit. La justice française est faite pour ça. Nora est dans le camp de ceux qui appliquent la loi.

Lui, ce qui l'intéresse, ce sont les causes et les conséquences dissimulées.

Les usines de Yara fabriquent à grande échelle tout un tas d'immondiçes chimiques telles que de l'ammoniac, de l'urée, des nitrates, des produits azotés, ainsi que de l'acide phosphorique et des phosphates. Leur principal client : l'agriculture intensive moderne, celle du rendement et des gros profits, dont les producteurs de tabac et les cigarettiers, parce que sans ça, les plantes pousseraient trop lentement et les clopes auraient un goût de paille séchée.

Or, aucun cagoulé ne braque les convois de phosphate ou de nitrate.

Pourquoi ?

L'employée qui lui sert son expresso connaît sa leçon par cœur. Elle est aussi calée en ammoniac qu'elle est nulle en café. Elle est passée à côté d'une vocation de chimiste. Elle lui explique tout, en long, en large et en travers. Elle pèse chacun de ses mots :

— L'ammoniac est une denrée abondante et stratégique.

Les usines de « recon » fonctionnent comme des usines de pâte à papier ou des labos d'héroïne. « Recon » comme reconstitution. Des feuilles de tabac sont écrasées et transformées en pâte dans d'énormes cuves, puis transformées en plaques de 3,70 m de large qui, après séchage, sont aspergées de nicotine et de divers arômes et conservateurs. En cuisine tabagiste, c'est ce qu'on appelle le sauçage. De l'ammoniac y est ajouté pour favoriser la transformation des feuilles et rendre la fumée moins acide. Le résultat est un arôme sucré délicieux qu'on nomme *american blend*, davantage chargé en nicotine. Le résultat, c'est tout simplement le tabac blond, celui qui est fumé par des centaines de millions de consommateurs dans le monde.

Voilà pourquoi l'ammoniac est précieux.

Comme il fallait s'y attendre, les comptables de la SEITA ont cherché à faire traîner pour indemniser la société Yara en compensation des stocks partis en fumée, au motif que les sept braquages n'étaient pas de leur fait et ne relevaient pas de leur responsabilité.

Bien sûr, l'argent n'est pas le problème. Les sept morts non plus. Le problème, c'est le manque à gagner à court terme et la perte de parts de marché. Car les fumeurs n'attendent pas. Ils se comportent comme des junkies impatientes, en manque de leur dose quotidienne. Si leurs cigarettes blondes ne sont pas disponibles, ils se rabattent sur une autre marque. Chaque

camion-citerne brûlé, ce sont des millions de cigarettes que les Français ne fument pas aujourd'hui et qu'ils achètent à la concurrence.

Évidemment, les avocats de Yara ne l'entendent pas de cette oreille. Ils soupçonnent une manœuvre de leurs concurrents visant à déstabiliser le marché ou une magouille financière de la SEITA, peut-être même une entente entre la SEITA et l'un de leurs concurrents pour faire baisser le prix de l'ammoniac. Qui sait? Ça s'est déjà vu. Ils portent donc plainte, huit mois après le premier vol d'ammoniac. C'est là que Nora et la brigade financière interviennent.

Quelqu'un en voudrait-il à Yara?

Une entité capable d'organiser sept braquages avec le matériel, la logistique et les méthodes de professionnels, et, pour ce faire, susceptible d'assumer sept morts violentes.

Nora s'étire et se frotte les yeux. L'employée lui sert un autre café. Nora décline. Il n'apprendra plus rien ici. Il referme le carnet de commandes qu'il était en train de consulter et ramasse ses affaires. L'employée fait mine d'être contrariée. Nora a une idée dont il se garde bien de lui parler.

Fin d'après-midi, une cabine publique, quai Malakoff, à deux pas de la gare de Nantes. Une 4L blanche a embouti un plot en béton, à dix mètres de là. Le pare-chocs est plié, de la fumée s'échappe du capot relevé et un liquide brunâtre se répand dessous. Son propriétaire, un type filiforme en bleu de travail, s'active autour de l'épave. Il est dans tous ses états parce que le klaxon est bloqué. Des badauds hilares s'amassent autour de lui et lui prodiguent des conseils pour résoudre son problème.

Simon Nora est obligé de crier dans le combiné pour se faire entendre. Son interlocuteur se prénomme Patrice. Il est le responsable des livraisons de la société bordelaise Vita Trucks qui assure le stockage et le transport des matières premières pour le

compte du Belge European G. Tobacco, le numéro deux du tabac en Europe. Et le principal concurrent de Yara en France.

Nora cherche à savoir si Vita Trucks a subi le même type de pertes en ammoniac que Yara sur la même période. Patrice joue au con. Il a effectivement entendu parler de la terrible tragédie qui affecte ses amis de chez Yara. Sa voix tremble d'émotion :

— Grâce à Dieu, nous n'avons jamais eu aucun mort à déplorer parmi nos employés en près de quinze ans d'activité! Les règles de sécurité sont drastiques chez Vita Trucks.

Nora insiste. Patrice s'excuse. Il serait ravi de collaborer avec la brigade financière, mais il n'est pas habilité à répondre aux questions qui concernent la stratégie d'entreprise.

Nora hurle :

— Passez-moi le directeur, dans ce cas.

Patrice tousse.

— Il est en réunion téléphonique.

— Je peux attendre.

— Il en a pour longtemps.

— Un responsable, alors.

— En réunion téléphonique également.

Nora conserve son calme.

— Je me permets d'insister.

Patrice se racle la gorge.

— Je suis désolé, inspecteur.

Nora lui raccroche au nez sans attendre la suite. Il consulte sa montre, 16 h 45. Il a encore le temps d'attraper son train.

Devant lui, le propriétaire de la 4L a enfin trouvé comment couper le klaxon. Le type entreprend de pousser sa voiture sur le trottoir pour dégager la rue, laissant derrière lui une flaque irisée d'huile de moteur. Les badauds s'écartent sans lever le petit doigt.

Nora compose le dernier numéro de sa liste, celui du standard de la société Logista, spécialisée dans le transport de cartouches

de cigarettes pour European G. Tobacco. Cette fois-ci, il change de méthode. Il se présente brièvement et répète plusieurs fois les termes « enquête importante », « Logista » et « brigade financière ». Il prend soin d'éviter d'évoquer Yara, la SEITA ou même European G. Tobacco.

Le préposé à l'autre bout du fil lui demande de patienter, puis un déclic retentit dans le combiné, suivi d'une sonnerie. Un assistant décroche et lui demande de patienter à nouveau, le temps de le mettre en relation avec un certain David Bartels, directeur d'un cabinet de conseil parisien nommé Fox & Reynolds Consulting.

Bartels est un homme chaleureux et disponible. Son ton volontaire contraste avec celui de Patrice, le responsable des livraisons de Vita Trucks.

— Inspecteur Nora, quel plaisir !

— Et vous êtes ?

Gloussements exagérés de l'intéressé :

— Où avais-je la tête ? Je ne me suis même pas présenté.

Bartels enchaîne avec enthousiasme. Il représente les sociétés Logista et Vita Trucks depuis près d'un an. Il sera heureux de répondre à toutes ses questions, dans la limite de ses compétences. Il ponctue chacune de ses phrases par un petit rire irritant. Il le remercie ensuite d'avoir pris la peine de l'appeler en personne, il s'excuse, une réunion importante, puis il lui repasse son assistant avec qui Nora convient d'un rendez-vous.

La communication n'a pas duré plus de deux minutes. Nora n'a pas pu terminer une seule phrase, mais il est à bout de souffle.

On frappe à la vitre. Nora fait volte-face et se retrouve nez à nez avec le propriétaire de la 4L. Le type a le teint rougeaud et les mains pleines de cambouis. Nora sort de la cabine en évitant avec soin tout contact physique.

Paris, 12 septembre 1986.

David Bartels resserre le nœud de sa cravate et allume une cigarette.

Du fric, du fric, du fric. Comme s'il en pleuvait. L'année 1986 est à marquer d'une pierre blanche. Le chiffre d'affaires de la société de conseil qu'il dirige, Fox & Reynolds Consulting, a explosé. Les commandes de son principal client, European G. Tobacco, la deuxième plus grosse société de tabac en Europe, sont à la hausse. L'avenir est radieux. Toutes les planètes sont alignées pour des bénéfiques records.

La nomination de Jacques Chirac au poste de Premier ministre en mars dernier est une véritable bénédiction pour les affaires. Ce type est une publicité vivante pour le tabac. Il est pour la liberté d'entreprendre. Mitterrand et lui forment un duo de choc. Le yin et le yang, unis pour une même révolution en faveur de l'argent roi.

Le 20 février, La Cinq, une nouvelle chaîne de télévision privée voit le jour. Le 1^{er} mars, lancement officiel de TV6, une chaîne musicale, avec neuf émetteurs couvrant 7,6 millions de consommateurs potentiels de tabac. Le 14 mai, Chirac annonce devant l'Assemblée nationale son souhait de privatiser TF1. Les

candidats se pressent, du groupe de BTP Bouygues, épaulé par l'homme d'affaires Bernard Tapie et le groupe Robert Maxwell, à Hachette. Avec ces gens-là, le président Hervé Bourges entend bien faire de TF1 une grande chaîne populaire. Ce qui signifie, en creux, davantage d'émissions sportives, autant d'opportunités de placement de produits pour les cigarettiers que Bartels représente.

Le 25 août, Gauthier, le président-directeur général d'European G. Tobacco, l'unique client de Fox & Reynolds Consulting, l'a invité en personne sur son yacht privé, à Sainte-Maxime, pour lui dire tout le bien qu'il pensait de son travail.

Aller-retour en TGV première classe. Un chauffeur en costume l'attendait à la gare de Saint-Raphaël. Un maître d'hôtel leur a servi du Perrier-Jouët Belle Époque à volonté dans des flûtes en cristal. Le buffet débordait de crustacés et de fruits exotiques.

Gauthier a réajusté le col de sa chemise taille XXL. La Rolex en or à son poignet et son sourire carnassier hurlaient son désir de gagner encore plus d'argent.

— Nous comptons sur toi, David.

— Vous pouvez.

— Les mois à venir vont être décisifs pour l'industrie du tabac. Nous avons de nombreux défis à relever depuis la loi Veil et la montée des associations antitabac.

— J'en suis bien conscient.

Gauthier s'est rapproché de lui, lui a tapé sur l'épaule et lui a chuchoté, sur le ton de la confiance :

— Nous entrons dans une ère nouvelle.

— Je le crois aussi.

— Nous sommes en guerre.

— Et nous sommes prêts.

— Le marketing est notre nouvelle arme de persuasion massive.

— Ça ne fait aucun doute.

Gauthier a bu son verre et désigné de l'index un point situé au-dessus d'eux.

— Plus *ils* chercheront à interdire nos produits ou à en réglementer la consommation, plus *ils* seront sur notre dos et sur celui des consommateurs, plus nos services marketing deviendront puissants. Nous devons changer les règles du jeu si nous voulons en rester les maîtres.

— Assurément.

— C'est pourquoi, désormais, nous ne vendrons plus uniquement des cigarettes.

Bartels a écarquillé les yeux.

— Quoi d'autre, alors ?

— Du rêve, mon cher David. Du rêve et de la liberté.

Bartels a applaudi des deux mains. Gauthier a fait un signe afin qu'on leur resserve du champagne. La gorge en feu, Bartels a sifflé la moitié de sa flûte.

— C'est exactement ça, monsieur. La liberté.

— Un jour, nos produits seront l'un des derniers espaces de liberté de la population de ce pays.

— Fumer, c'est être libre.

— Exactement !

Gauthier lui a administré une claque dans le dos. Du champagne s'est renversé sur sa chemise. L'employé a sabré une deuxième bouteille et s'est précipité pour refaire les niveaux. Les yeux de Bartels brillaient comme ceux d'un enfant devant un gros jouet. Les bulles lui faisaient un effet du tonnerre.

— Fumer, c'est être libre ! a répété Gauthier.

Bartels a surenchéri :

— Nous sommes libres.

— Nous sommes libres de fumer autant que nous le voulons !
Libres d'être heureux, libres d'être comblés, libres de nos choix,

libres de notre corps! Je veux que ce soit notre slogan au cours des trois prochaines décennies, nom de Dieu!

Bartels est sur le pont. Il a dû mettre les bouchées doubles. La Ligue contre la fumée de tabac en public a décidé d'intenter un procès à European G. Tobacco France et à TF1 parce qu'en juin, durant la Coupe du monde de football à Mexico, des images avaient fait apparaître à la télévision des affiches publicitaires en faveur de trois marques appartenant à European G. Tobacco.

La Ligue n'est pas seule dans la bataille. Deux jours plus tôt, le Comité national contre le tabagisme, Alternatives tabac et l'Office français de prévention du tabagisme déposent à leur tour une plainte contre European G. Tobacco. Eux réclament l'interdiction d'une campagne publicitaire en faveur d'une marque de cigarettes blondes, dont le slogan leur semble directement adressé aux jeunes : *Une blonde, le goût de l'indépendance?*

Les actes d'accusation sont des ramassis de conneries. Mais la Ligue et le CNT sont soutenus par de nombreuses personnalités publiques. Ce sont des organismes sensibles. Personne n'ose les attaquer de front.

Bartels doit donc surfer entre légalité et illégalité.

Il adore ça.

La société European G. Tobacco qu'il conseille produit et vend des cigarettes sur le marché européen. Elle dispose pour cela d'une armée de soldats répartis sur tout le territoire : des agriculteurs qui font pousser le produit, des ouvriers à la chaîne en usines qui transforment les feuilles de tabac en cartouches, des chimistes pour les additifs, des camionneurs qui livrent matière première et cigarettes, des commerciaux sur le terrain qui persuadent les buralistes de remplir leurs rayons des marques European G. Tobacco, des avocats d'affaires pour les procès, des scientifiques brillants qui opèrent dans l'unité « recherche et

développement » et un imposant service publicité et marketing pour diffuser la bonne parole dans les médias et sur les dizaines de milliers de panneaux d'affichage qui jalonnent les routes de l'Europe.

La tâche de Fox & Reynolds Consulting et de David Bartels est de mettre de l'huile dans les rouages, à tous les niveaux de la machine, au gré des attentes d'European G. Tobacco sur le secteur géographique français.

Par tous les moyens.

D'une certaine manière, Bartels est un facilitateur. Il simplifie la circulation de l'information entre les différents services d'European G. Tobacco. Il fluidifie les rapports entre l'industriel et l'appareil politique et législatif contraignant qui régit la production et la consommation de tabac. Il dégrappe quand c'est nécessaire. Il anticipe les évolutions de l'arsenal législatif. Il capte l'air du temps. Il le modèle, au besoin.

Ce qui inclut par exemple le versement de pots-de-vin, la corruption, les malversations financières et toutes formes de chantage. Ou le braquage de camions-citernes acheminant l'ammoniac de la concurrence.

Bref, Bartels s'assure que tout le monde puisse fumer et faire fumer en paix.

Bartels excelle dans ce domaine.

Son travail de lobbyiste officiel consiste à user de ses réseaux politiques pour rendre la vie d'European G. Tobacco plus épanouie. Il passe ses journées pendu au téléphone avec ses amis du ministère de la Santé, du secrétariat à la Jeunesse et aux Sports et de l'Assemblée nationale. Il prend des nouvelles. Il fait des promesses. Il fait envoyer des fleurs à leurs femmes. Il organise des dîners ou des fêtes aux frais de sa société. Il distribue des petits cadeaux. Il cherche le talon d'Achille de ses amis et de ses ennemis. Il y en a pour tous les goûts : des places à un tournoi de tennis, un déjeuner avec une star de cinéma, une

invitation à une soirée privée avec des célébrités, un badge d'accès VIP pour le prochain concert de David Bowie ou la tournée 1987 de Madonna. Pour ça et pour le reste, European G. Tobacco lui a alloué un budget quasi illimité.

Bartels active également ses réseaux dans les médias. Il connaît personnellement deux des présentateurs vedettes de TF1. Il leur fait une lèche d'enfer pour qu'ils invitent sur leurs plateaux ses amis du cinéma, de la musique, du sport et de la politique. Il rayonne sur la place parisienne. Il manigance pour que tout ce petit monde se rencontre, s'affiche, vende du rêve, de la liberté et rende inaudible la plainte déposée par la Ligue.

Le but est de faire diversion. Éviter les procès lorsque c'est possible. Multiplier les recours en justice si nécessaire. Et créer un climat médiatique et politique confus autour du tabac à l'échelle nationale. Pourquoi? Parce qu'European G. Tobacco marche sur le fil du rasoir. En 1986, les problèmes de santé que posent la production et la consommation de tabac attirent de plus en plus l'attention de l'opinion publique, donc des consommateurs de tabac. Fini le temps où l'on distribuait des cigarettes gratuitement aux militaires et où certains médecins conseillaient aux femmes de fumer pendant leur grossesse pour se détendre. Et pour que la cigarette reste une affaire rentable.

La *santé* est devenue en peu de temps un enjeu majeur du business. Bartels doit donc défendre les intérêts de son client, dans les travées du Parlement ou dans les couloirs des chaînes de télévision, mais il lui faut également attaquer sur un terrain qui lui était jusque-là peu familier : la science.

Bartels est un consultant polyvalent. Il s'adapte donc. Depuis plusieurs mois, il est mandaté par European G. Tobacco, en partenariat avec son comité scientifique, pour soutenir financièrement le plus grand nombre possible de programmes de recherche en lien avec le tabac et ses effets sur la santé.

C'est un travail de longue haleine.

L'idée consiste à soutenir la science et à l'étouffer. Il s'agit de dépenser plus pour promouvoir la cigarette que pour en étudier les effets sur la santé.

Un laboratoire de recherche travaillant sur la dépendance à la nicotine manque de financements? Pas de problème, Fox & Reynolds Consulting dispose d'un budget recherche et développement conséquent. L'agence est prête à mettre de l'argent sur la table, pour peu que l'on puisse prouver de manière *rigoureusement scientifique* que la nicotine n'est pas la seule cause de la dépendance au tabac, et que la théorie de la dépendance à la nicotine sert surtout les intérêts pécuniaires de l'industrie pharmaceutique en empêchant la science d'avancer pour trouver d'autres causes. Sous-entendu : le mal, c'est les autres. Nous, vendeurs de cigarettes, ne sommes que de braves commerçants.

Le génie, là-dedans, consiste à savoir utiliser la *bonne* science pour faire diversion et pour gagner du temps, histoire de pouvoir dire : *Vous voyez, nous sommes des gens responsables, regardez toutes les recherches que nous finançons!* À cet effet, il faut identifier et recruter des scientifiques pour le compte de Fox & Reynolds Consulting. Afin de mieux les contrôler. Ou de préférence les corrompre, lorsque c'est possible.

C'est la partie la plus délicate de l'affaire, car elle ne peut pas se faire au grand jour. Bartels a donc chargé son homme de confiance, Anton Muller, un mercenaire avec qui il est en cheville depuis l'affaire de l'ammoniac, de faire un peu de prospection pour lui.

Bartels est optimiste. Muller est un type efficace. Il s'est attelé à la tâche avec zèle et discrétion. Une fois par semaine, depuis deux mois, c'est le même rituel.

Ce vendredi 12 septembre 1986 ne déroge pas à la règle. Bartels décroche :

— Bonjour, Anton.

— Bonjour.

— Comment vont nos affaires, depuis la semaine passée ?
— Comme sur des roulettes.
— Vous aimez les expressions toutes faites, Anton.
— Autant que les affaires qui roulent.
— Soyez plus précis, je vous prie.
— J'ai dressé une liste des chercheurs français qui considèrent que la science ne doit pas être un frein à la liberté d'entreprendre et aux affaires. Il y a encore du boulot, mais je crois que nous sommes dans la bonne direction. Je vous ai adressé un mémo détaillé qui doit à présent être sur votre bureau.

Bartels le feuillette rapidement.

— Je vous remercie, Anton ! Vos suggestions sont passionnantes.

Il le referme.

— Continuez sur cette voie et tenez-moi au courant.

— À demain.

— À demain, Anton.

Anderstorp, Suède, 14 septembre 1986.

Un spectacle hallucinant : le Grand Prix de moto de Suède. Sophie Calder en prend plein les yeux et les oreilles. Au cœur du paddock, au milieu du Team Big Tobacco. Trois jours presque sans dormir. Près de soixante-douze mille spectateurs, une ambiance de folie pure. Les moteurs de 500 cm³ montés par les meilleurs pilotes mondiaux rugissent dans les stands en attendant de s'élancer sur le circuit.

Sophie Calder pour l'état civil, Valentina tout court pour le boulot. Elle roule des hanches depuis huit ans. Après des débuts comme simple mannequin dans des happenings sur des hippodromes ou des tournois de tennis de seconde zone, Valentina dirige aujourd'hui Live-Events, une petite agence de cinq salariées, spécialisée dans l'évènementiel sportif. Elle couvre essentiellement le circuit amateur et pro MotoGP, particulièrement rémunérateur. Elle vend ses services et son ambition dévorante aux plus offrants. Sa hargne est son meilleur atout professionnel. Elle a bâti à mains nues un mur blindé entre elle et le reste du monde.

Les pilotes aux combinaisons de cuir moulantes grimpent sur leurs gros engins. Ils carburent au mix super-éthanol et à la

testostérone. Malgré le froid, des farandoles de jeunes femmes aux tenues minimalistes et aux yeux de biche gravitent autour d'eux. Elles brandissent des parapluies à l'effigie de leurs sponsors pour capter l'œil des photographes.

Valentina a travaillé dur pour être là. Elle a avalé toutes sortes de couleuvres pour que ses filles et elle soient invitées sur le circuit. Elle a dû ravalier sa fierté plus d'une fois.

Mais la chance, ou le hasard, finit toujours par pointer le bout de son nez.

Six semaines auparavant, un dénommé Muller s'est présenté à son agence. Un colosse avec des cicatrices sur les bras. Dans son secteur d'activité, c'est le genre de type qu'on espère voir débarquer un jour et qu'on redoute en même temps.

Il a dit :

— J'ai du travail pour toi.

Il a dressé alors une liste alléchante de courses d'envergure mondiale auxquelles elle pourrait participer. Il a évoqué des noms de pilotes célèbres. Elle a fixé ses tarifs. Ils ont convenu d'une rémunération nette par fille à plus de deux mille francs par jour. Elle a demandé où et quand. Il est resté évasif. Valentina n'est pas née de la dernière pluie. Elle sait que les contes de fées n'existent pas.

Muller a saisi le dossier d'une chaise, l'a tirée au milieu de la pièce et s'est assis en secouant la tête. Valentina a fait claquer ses talons aiguilles et s'est plantée devant lui.

— Quelle est la contrepartie ?

Il a souri et lui a indiqué la fenêtre. Elle s'est exécutée. Une Peugeot 305 stationnait devant l'entrée de l'allée qui mène aux locaux de l'agence. Côté passager, une gamine d'une vingtaine d'années.

Elle s'est retournée vers Muller. Ses mains tremblaient. Elle

s'attendait à un gros paquet d'emmerdes. Malgré tout, elle a trouvé le courage de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— C'est quoi, ça ?

— La contrepartie.

Il a appelé la gamine pour faire les présentations. Celle-ci ne portait aucune trace de coups. Elle semblait sereine. Elle ne donnait pas du tout l'impression de le craindre. Valentina s'est un peu détendue mais le nœud qu'elle avait dans le ventre n'a pas disparu. Muller a simplement dit :

— Hélène, voici Valentina. Elle va veiller sur toi comme sur la prunelle de ses yeux, te trouver du boulot, un petit appartement en ville et me passer un coup de fil toutes les semaines pour me donner de tes nouvelles.

Il a alors fourré une épaisse liasse de billets dans la main de Valentina qui l'a refusée.

— Pourquoi est-ce que je dois veiller sur elle ?

Il a levé son index devant ses lèvres et a fait : « Chuuut ! » Elle a pris le fric. Il a salué Hélène d'un hochement de tête et il a pris congé.

Comme promis, il a téléphoné la semaine suivante. Et encore celle d'après. Et ainsi de suite. Une enveloppe contenant d'autres billets, glissée dans la boîte aux lettres, a suivi chaque appel.

De son côté, Valentina a respecté les termes du marché. Le potentiel d'Hélène ne lui avait pas échappé. Il lui manquait une fille. Elle a décidé de la prendre en main. Elle l'a relookée des pieds à la tête. Elle l'a initiée aux prix moto amateurs, aux tournois de golf régionaux, aux courses hippiques de seconde zone. Elle lui a enseigné le métier et l'a engagée à l'essai dans son agence. Hélène n'était pas loquace dès qu'il s'agissait de Muller, mais elle lui a obéi au doigt et à l'œil. Elle a accepté ses pourcentages et n'a pas rechigné quand certains types rajoutaient un ou deux billets pour qu'elle leur tienne compagnie après les courses.

Les semaines ont défilé. Valentina a continué d'enchaîner les plans merdiques. Ne voyant rien venir de plus lucratif, elle s'est étonnée :

— Et notre affaire ?

Muller est resté stoïque :

— J'y travaille.

Il a raccroché. Le lendemain, il s'est pointé à l'agence en milieu de journée pour lui annoncer qu'il pouvait la mettre en contact avec un consultant d'envergure œuvrant pour European G. Tobacco.

— David Bartels, Fox & Reynolds Consulting, c'est *le* client que tu cherchais depuis toutes ces années, Valentina.

Elle a aimé qu'il l'appelle par son pseudo. Dans sa bouche à lui, ça sonnait comme un compliment.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Il s'agit d'un rendez-vous d'affaires avec un type qui bosse dans les chevaux et le golf, un certain Morin, je crois que tu l'as déjà rencontré.

— Plusieurs fois.

Muller a opiné.

— Morin fera les présentations. Pointe-toi au Heat Bar de l'hippodrome de Vincennes et laisse faire Bartels.

— Quand ?

— Début octobre. Je te donne la date dès que les détails sont réglés.

— C'est tout ?

Il a ri.

— Putain, avec lui, ça suffira amplement !

Bordeaux, 17 septembre 1986.

Le TGV orange vif flambant neuf entre en gare à 17 h 15 dans un sifflement de freins bloqués. Le quai grouille de retraités pressés et de représentants de commerce. Deux employés de la SNCF s'égosillent au milieu d'un groupe d'écoliers surexcités.

Simon Nora se faufile jusqu'à la voiture sept. Un couple enlacé bloque la porte. Le type promet en geignant qu'il la rejoindra dans quatre jours, cinq au maximum. La femme affiche une cinquantaine d'années. Elle couve Nora du regard et se laisse peloter les fesses par son petit ami sans le quitter des yeux. Il feint de l'ignorer et attend patiemment qu'ils aient fini de roucouler pour entrer à son tour.

Les sièges de deuxième classe sont étroits, ça empeste la cigarette et la climatisation distille un air glacial qui contraste avec la moiteur des trains régionaux qu'il a l'habitude d'emprunter. Nora s'installe dans le carré central, côté couloir. En face de lui, un cadre fringant, attaché-case en cuir noir et chemise saumon. Il retire sa veste, la plie avec soin et la glisse dans le compartiment au-dessus de sa tête, puis il étale sur la tablette le dossier Yara et les notes qu'il a compilées ces dernières semaines.

Silence ouaté dans la rame. Le train se met en branle. Une

voix crachote des mots d'accueil dans le micro et signale l'ouverture du wagon-bar. On tape sur l'épaule de Nora. Il tourne la tête. La femme qui bloquait l'entrée brandit un billet qui indique que sa place est à côté de lui, côté fenêtre.

Elle minaude :

— Je suis désolée de vous déranger.

Le ton de sa voix dit précisément le contraire. Nora se lève pour la laisser passer. Il y a une secousse. Elle manque de tomber et se rattrape à son appui-tête. Leurs visages se frôlent. Elle aperçoit le logo du ministère de l'Intérieur sur ses papiers. Elle saute sur le prétexte pour engager la conversation.

— Vous êtes policier ?

Nora referme son dossier. Il lui répond qu'il travaille pour la brigade financière de Nanterre. Il s'intéresse aux malversations d'un industriel européen dont il doit taire le nom. L'affaire est confidentielle. La femme écarquille les yeux. Elle est très impressionnée. Elle en fait des caisses. Elle sort un paquet de Dunhill mentholées de son sac à main et lui en propose une. Nora décline poliment. Il se détourne, rouvre son dossier et se plonge dans la biographie comptable passionnante des transporteurs d'ammoniac franco-hollandais. Il dort à poings fermés lorsque son train entre en gare Montparnasse, à 19 h 50. Le contrôleur le réveille. La femme a disparu.

Sur le parvis, l'atmosphère est tendue. Des sirènes de police résonnent dans les rues adjacentes avec une fréquence anormale. La rangée de téléphones publics est prise d'assaut.

Nora se rend jusqu'à la station de taxis. Des grappes de touristes et de voyageurs hébétés se pressent auprès des rares véhicules disponibles. Nora demande à l'homme qui fait la queue devant lui ce qu'il se passe.

— Vous n'écoutez pas la radio ? répond le type. Des dingues ont fait péter une bombe devant chez Tati. Il y a des morts et des dizaines de blessés !

Nora se fige.

— Tati?

L'autre le regarde comme s'il était stupide ou fou à lier.

— Tati, le magasin... Bon sang! Vous débarquez de quelle planète?

Avenue du Maine, vue imprenable sur le chaos indescriptible qui règne dans le quartier. La plupart des commerces ont fermé de bonne heure. Simon Nora a finalement réussi à dénicher un taxi. Enfoncé dans son siège, il assiste à un ballet incessant d'ambulances, de fourgons de police, gyrophares allumés, et de voitures de télévision.

Les mots « bombe » et « terroristes » reviennent en boucle sur les lèvres du chauffeur et dans le poste de radio. Les ministres sont sur les dents.

Les gens ont peur. Les gens sont incrédules. Les gens s'en foutent. Les gens se demandent si le métro sera quand même ouvert demain matin.

Le taxi traverse la capitale jusqu'à la porte de Pantin. À l'angle de la rue Eugène-Jumin et de l'avenue Jean-Jaurès. Nora règle sa course. Le chauffeur prend son billet du bout des doigts et file sans demander son reste.

Nora grimpe les escaliers quatre à quatre jusqu'au cinquième. Ses chats se faufilent en miaulant entre ses jambes tandis qu'il gagne le salon. Sur le buffet, une lettre de la voisine qui les nourrit en son absence. La feuille est glissée sous la photo encadrée de ses parents en train de s'embrasser à l'occasion d'une fête de famille. Nora allume la télévision, puis il déplie le mot et le parcourt distraitement tandis que résonne le flot anxigène des informations.

Même scénario dans le poste qu'à Montparnasse, quarante minutes plus tôt, en plus inquiétant. Version Bernard Rapp, cravate bleue, costume gris, logo d'Antenne 2 et slogan racoleur

incrusté en gras en bas de l'écran : **ATTENTAT TRÈS LOURD BILAN.**

Ouverture des informations nationales. « Un nouvel attentat à Paris. Il y a au moins cinq morts et cinquante blessés dont onze sont gravement touchés. La bombe visait le grand magasin populaire Tati, dans le quartier de Montparnasse. Pour le moment, pas de revendication... Ce mercredi 17 septembre 1986, cela fait cinq cent quarante-quatre jours de détention pour Marcel Carton et Marcel Fontaine... Il y a toujours sept otages français détenus au Liban... » La voix de Michel Perrot se superpose : « Quelques minutes seulement après l'explosion, des images exceptionnelles filmées par une équipe de la télévision coréenne. » Voix chargée d'émotion : « Des dizaines de victimes allongées, ensanglantées... Des témoins hagards. Un véritable climat d'affolement... La cible des terroristes, Tati, fréquenté par une clientèle populaire, et ce mercredi surtout des femmes et des enfants... » Reprise par le présentateur vedette Bernard Rapp : « Je ne vois que deux mots : horreur et écœurement. »

Nora se rend dans la cuisine. Il ouvre un placard où il déniche une boîte de pâtée pour chats et des raviolis Panzani.

À son retour dans le salon, le bilan s'est alourdi à sept morts. Rapp précise que l'engin a explosé à 17 h 20. Il se trouvait placé dans une poubelle municipale fixée au sol sur le trottoir à environ deux mètres cinquante des vitrines. Il insiste sur la distance. Il la répète trois ou quatre fois comme une incantation magique. Lancement d'un discours du président Mitterrand, en déplacement officiel en Indonésie, qui réaffirme qu'il faut « combattre le terrorisme sans merci ».

Les raviolis sont infects. Mitterrand a connu de meilleures prestations. Les chats rejoignent Nora sur le canapé en ronronnant. Rapp reprend le décompte des morts, des blessés et des hypothèses, puis s'interrompt brusquement. Le téléspectateur croit à une mauvaise nouvelle supplémentaire. Michel Perrot

est en direct. Le Premier ministre vient de convoquer un conseil de sécurité. Perrot a réussi à mettre la main sur Jacques Chirac qui répond à une brève interview, la clope au bec. Nora éteint le téléviseur.

Lundi matin, locaux de la société Fox & Reynolds Consulting. Un hôtel particulier niché au cœur du 7^e arrondissement, cour pavée, restaurants étoilés à proximité, discrétion assurée. Nora est à l'heure.

Renseignements pris, David Bartels n'est pas un inconnu. Vingt-neuf ans, diplômé d'HEC et de l'ENA, Bartels est ancien assistant parlementaire, devenu conseiller ministériel puis « dir-cab » auprès du socialiste Alain Calmat à la Jeunesse et aux Sports, dans le gouvernement Fabius à partir du 4 avril 1985. Il disparaît ensuite des couloirs de l'État et réapparaît quelques semaines plus tard à la Chambre du commerce et de l'industrie pour y déposer les statuts d'une société de conseil. Le voilà propulsé chef d'entreprise et lobbyiste pour le compte d'European G. Tobacco.

Nora s'annonce. Une secrétaire en tailleur noir l'invite à le suivre dans un dédale d'escaliers et de couloirs. Elle progresse avec grâce. Dans chaque pièce qu'ils traversent, un téléviseur retransmet en sourdine des publicités pour les marques de tabac vendues par European G. Tobacco.

David Bartels l'accueille à bras ouverts.

— Inspecteur, il faut fêter ça !

Nora le dévisage, interdit.

— Ils ont arrêté Fouad Ali Saleh ?

— Je vous demande pardon ?

— Le commanditaire des attentats de la rue de Rennes devant le magasin Tati.

Bartels grimace brièvement, l'air compatissant, *Quelle tragédie humaine!*, puis il balaie tout ça d'un revers de la main comme

s'il s'agissait du passé et que le passé ne l'intéressait pas. Il retrouve alors son sourire et entraîne Nora jusqu'à son bureau. Il lui tend une photo sur laquelle on voit un pilote au volant d'une formule 1 de l'écurie Williams.

— Nigel Mansell.

Nora hoche la tête. Bartels lui reprend le cadre des mains et le remet en place, à côté d'un cendrier ouvragé en cuivre. Il contourne son bureau et s'assoit.

— Mansell est un as. Il a remporté hier le Grand Prix automobile du Portugal pour l'écurie Williams. Et ce n'est pas fini!

Bartels poursuit :

— Nous soutenons Mansell depuis ses débuts.

— Nous?

Sourire amusé de Bartels qui ne répond pas. Nora avise une chaise et s'assoit à son tour, sans y avoir été invité. Sur les murs, des dizaines de photos encadrées mettant en scène les amitiés du jeune consultant. Des célébrités, des hommes politiques, des artistes à la mode, des actrices, tout un tas de personnalités en vue dont Nora a déjà lu le nom dans certains de ses dossiers. Sous verre, comme un trophée, la une du quotidien *Libération* du 16 janvier 1986, titrée « Les jeux du risque », surplombant les portraits du patron du Paris-Dakar, Thierry Sabine, et du chanteur Daniel Balavoine, morts dans un accident d'hélicoptère. À l'écart, un cliché avec le président Mitterrand l'intrigue particulièrement. On y voit Bartels, debout à sa droite, aux côtés de deux jeunes hommes.

Bartels suit son regard.

— Deux camarades de promotion à l'ENA, dit-il. Un jeune militant socialiste et un inspecteur des finances. Leurs noms ne vous diraient rien.

Nora lui rend son sourire amusé. Il se demande par quel miracle il a pu passer en dix jours de la fadeur des livres de comptes de la société Yara au démonstratif mur des célébrités

de Fox & Reynolds Consulting. Il se dit qu'il fait un métier formidable.

Le téléphone noir qui trône sur le bureau se met soudain à sonner. Bartels l'ignore et fixe Nora. La sonnerie cesse comme s'il l'avait ordonné par la seule force de la pensée. Il s'adosse à son fauteuil et croise les bras.

— Parlons plutôt de la raison de votre venue. Que puis-je pour vous ?

Nora se penche vers lui.

— Je me le demande aussi, figurez-vous.

Le sourire de Bartels s'élargit. Nora lui adresse un clin d'œil.

— La brigade financière travaille d'ordinaire avec les services comptables et les établissements bancaires, rarement avec des consultants. Or, c'est avec vous que l'on m'a mis en contact lorsque je me suis intéressé aux activités de la société Logista en matière de transport de cigarettes. Je suis intrigué. D'où ma présence.

Bartels allume une cigarette.

— Les sociétés Vita Trucks et Logista sont mes clients. Elles sont également des filiales du groupe European G. Tobacco qui, lui aussi, est mon client. Dans ce cas précis, disons que mon travail consiste, entre autres, à centraliser les appels en lien avec des problèmes juridiques, communicationnels ou techniques et à trouver des solutions, dans la limite de mes compétences.

— J'en déduis que vous pouvez me dire pourquoi l'ammocia de Yara se fait braquer depuis huit mois et non celui de ses principaux concurrents, Logista et Vita Trucks, les sociétés que vous représentez.

Bartels lève les mains au ciel.

— Comment le saurais-je ?

— Vous n'avez pas d'avis là-dessus ?

— Je devrais ?

Nora caresse le bord du bureau du bout des doigts.

— Vos clients pourraient s'inquiéter de savoir dans la nature des pros du vol d'ammoniac doublés de criminels, non ?

— Ils s'en inquiètent, inspecteur.

— Et ?

— Et mon métier consiste à les rassurer.

Nora sort un petit carnet de sa poche. Il le feuillette en prenant son temps. Bartels observe ses gestes d'un regard impassible. Nora finit par trouver ce qu'il cherche. Il referme le carnet dans un claquement sonore.

— J'ai également une question plus personnelle.

— Je vous écoute.

— Comment devient-on aussi vite responsable des relations publiques de l'un des plus gros industriels du secteur du tabac après avoir été conseiller ministériel à la Jeunesse et aux Sports ?

Bartels décroise et recroise les bras.

— Cette question entre-t-elle dans le cadre de votre enquête ?

— Simple curiosité.

— J'imagine que mes clients me font pleinement confiance et qu'ils apprécient mes compétences à leur juste valeur.

— Ou vos relations.

Bartels ne relève pas. Nora change de sujet. Il désigne du menton la une de *Libération* sur le mur.

— Vous connaissiez Balavoine ?

Bartels jette un coup d'œil attendri à la coupure de presse encadrée.

— Pas personnellement. J'aurais beaucoup aimé. Ce drame nous affecte tous.

Il pince les lèvres. Il a l'air réellement sincère.

— J'étais en contact avec Sabine, poursuit Bartels. Je l'ai rencontré plusieurs fois en 1985 quand je travaillais au ministère. Un type absolument fantastique. Très, très professionnel. Je me suis laissé dire que la ministre de la Santé, Michèle Barzach, qui se démène dans les dossiers de la catastrophe de

Tchernobyl d'avril dernier et du sida, serait favorable à une nouvelle dérogation à la loi Veil en faveur du Paris-Dakar, pour autoriser la publicité pour le tabac à la télévision. À titre exceptionnel, cela va sans dire. Sabine et Balavoine sont morts, mais la course et leur combat humanitaire doivent perdurer, coûte que coûte, n'est-ce pas ?

Nora ironise :

— Une sorte d'hommage posthume.

Bartels se raidit.

— Je ne saisis pas le sens de votre remarque.

— Je crois que si.

On frappe, deux coups secs. La main sur la poignée, la secrétaire au tailleur noir passe la tête sans proférer un mot, placide. Bartels la congédie, puis il se lève et regagne la porte pour signifier que leur entretien est terminé.

Nora l'imité. Bartels l'attend sur le seuil du bureau, sa cigarette aux lèvres.

— Vous fumez ?

— J'ai la chance de ne jamais avoir commencé.

Sourire amusé de Bartels.

— Vous avez raison, le plus dur, c'est de s'arrêter.

Paris, 7 octobre 1986.

David Bartels est un esprit brillant. Il compense sa jeunesse et son manque d'expérience par une imagination sans bornes. Il défend, il attaque et il construit. Bartels est un hyperactif. Son truc à lui, c'est le sport comme vecteur de propagande.

Ses modèles sont les grandes compagnies américaines. Philip Morris sponsorise l'acrobatie aérienne et les concours de saut d'obstacles au Royaume-Uni, le bridge, le bowling et le backgammon en Hollande, ainsi que le football au Niger. Winston sponsorise les salons de l'auto et les Championship Auto Shows, deux cents évènements annuels attirant trois millions de visiteurs où 730 000 paquets de cigarettes gratuits sont distribués par de séduisantes hôtesses. Le sponsoring du voyage d'aventure dans des régions reculées du globe est tendance. Des femmes et des hommes épris de liberté et de grands espaces descendent des rivières en rafting, escaladent des montagnes ou partent en trekking vers des terrains hostiles, exotiques ou à la végétation luxuriante. Grande traversée de Bornéo en 1983, descente en rafting de la rivière Allagash dans le Maine en 1981 avec Camel. Sport et tabac entretiennent des liens étroits depuis des décennies.

Bartels entend bien jouer dans la cour des grands. Il note scrupuleusement chacune de leurs initiatives dans un petit carnet qu'il conserve dans un tiroir de son bureau fermé à clef.

Ce matin, il a rendez-vous à l'hippodrome de Vincennes avec le responsable commercial d'une boîte spécialisée dans la promotion de tournois de golf, de courses hippiques et de compétitions automobiles. Anton Muller a tout organisé.

Ils l'attendent au Heat Bar, dans le hall d'entrée. Le café à quinze francs, la coupe de champagne à soixante et des joueurs en polo Lacoste dans tous les coins. Bedaine de cinquantenaire, couperose sur le nez et double scotch.

Morin l'accueille avec enthousiasme.

— Monsieur Bartels, nous nous rencontrons enfin !

Il est accompagné d'un jockey mutique et d'une brune d'une trentaine d'années qu'il présente par son prénom, Valentina.

Bartels fait une courbette :

— Madame.

Valentina jette un œil à Morin qui lui demande d'aller leur commander à boire. La femme se lève et se dirige vers le bar. Beaucoup de regards convergent vers elle et enregistrent tous les détails de son anatomie. Bartels n'en perd pas une miette.

— Qui est cette charmante personne ?

— Une de ces *grid girls* qui bossent pour moi sur les circuits automobiles. Elle s'occupe d'une petite agence de mannequins. Vous savez, ces filles chargées de tenir les panneaux devant chaque Formule 1 avant le départ des Grands Prix.

Bartels hoche la tête.

— Je croyais que nous serions seuls.

— Valentina travaille souvent avec moi. Je me suis dit que son profil pourrait vous intéresser.

Morin s'installe dans son siège en se raclant bruyamment la gorge.

— Alors comme ça, Fox & Reynolds Consulting aimerait se lancer dans le marketing sportif.

— Dans le mille.

— Et vous vous intéressez au trot enlevé?

Bartels sourit.

— Nous nous intéressons à toutes les activités de loisirs qui garantissent à nos clients un état d'esprit positif.

— Mais encore?

— Tout ce qui nous permet de cibler les consommateurs de cigarettes au moment où ils sont le plus susceptibles de réagir positivement à nos messages subliminaux, du genre « Regarder une course de chevaux, parier avec ses amis, c'est génial. Regarder une course de chevaux et parier avec ses amis une cigarette aux lèvres, c'est génial *et cool!* ».

Morin éclate de rire.

— Nous sommes faits pour nous entendre, monsieur Bartels.

— Appelez-moi David.

— Appelez-moi Franck.

Morin se penche par-dessus la table.

— Dites-moi, David, quel est votre budget?

Bartels grimace, comme si Morin venait de prononcer un gros mot. Le jockey sirote sa menthe à l'eau et fixe le fond de son verre. Morin déglutit. Bartels s'humecte les lèvres.

— Laissez-moi vous résumer notre état d'esprit, *Franck*.

Il allume deux Chesterfield, se penche par-dessus la table à son tour, en tend une à Morin et pose le paquet à côté de son verre.

— Vous connaissez l'histoire de Lily Lavender?

Morin secoue la tête. Bartels tire une latte sur sa cigarette et souffle la fumée en direction du jockey. La *grid girl* revient du bar avec trois scotchs sans glace.

— Au début du siècle, Lily Lavender était la reine des rouleuses manuelles de cigarettes, la plus rapide et la plus douée

d'Angleterre. Dans l'usine où elle travaillait, elle était adulée par les autres ouvrières parce qu'elle utilisait ses talents pour réclamer des augmentations et des garanties sur leurs conditions de travail. À l'occasion d'un concours organisé contre les machines les plus efficaces de l'époque, elle roula cent soixante-deux cigarettes en trente minutes, un record. Cinq par minute! Toutes ses camarades étaient là pour la soutenir. Elle y avait mis tout son cœur et toute sa ténacité, croyez-moi! Malheureusement pour elle, un dénommé Bernhard Baron avait mis au point un engin qui débita ce jour-là la même quantité de cigarettes en seulement trente secondes. Une véritable révolution! Dans les années qui suivirent, Decouffé et Allagnon, en région parisienne, fabriquèrent des machines qui doublèrent encore ce chiffre, puis le triplèrent.

Bartels sent le regard de Valentina peser sur lui. Il pivote vers elle et lui adresse un clin d'œil. La femme minauda. Elle décroise et croise ses jambes sans toucher à son whisky. Le jockey repose son sirop. Les glaçons tintent dans son verre. Morin tète sa cigarette.

— Impressionnant.

Bartels sourit à Valentina, puis il revient sur Morin.

— Les machines actuelles débitent jusqu'à vingt mille unités à la minute. Certaines machines peuvent remplir et sceller deux cent cinq paquets de vingt cigarettes par minute. Davantage de cigarettes roulées, davantage de cigarettes produites à bas coût, davantage de consommateurs satisfaits.

Bartels écrase sa cigarette.

— Savez-vous quelle est la morale de cette histoire?

— Que le consommateur a ce qu'il demande.

Bartels tape du plat de la main sur la table.

— Vous m'ôtez les mots de la bouche, *Franck!* Le client est roi. Le plus important, c'est que nous fassions tous les sacrifices nécessaires pour qu'il ait ce à quoi il a droit, même si nous

devons pour cela nous passer d'héroïnes des temps modernes comme Lily Lavender. Aujourd'hui, le client ne veut plus seulement fumer, il recherche des expériences, vous le savez mieux que quiconque. Il veut grimper l'Everest, traverser le Sahara à bord d'un bolide tout-terrain, regarder courir son cheval favori, confortablement assis dans les tribunes de l'hippodrome de Vincennes ou simplement passer du bon temps avec des femmes aussi professionnelles que votre amie Valentina.

Nouveau clin d'œil en coin.

— Il veut que son plaisir soit total. Il refuse que sa cigarette soit roulée par une Lily Lavender exploitée qui, à sa retraite, ne pourra même plus rouler ses propres cigarettes à cause des rhumatismes. Il a une conception moderne de son plaisir. Voilà la morale de cette histoire!

Bartels boit son scotch d'une traite et ajoute :

— Pour commencer, un budget de, disons, cinq à huit millions de francs vous paraît-il suffisamment ambitieux?

Morin exulte.

— On s'y met quand?

Valentina redécroise et recroise ostensiblement ses jambes. Bartels lui refile ostensiblement sa carte en se levant pour prendre congé. Il chuchote :

— Nous pourrions travailler ensemble.

Il se tourne vers Morin pour le remercier de son accueil.

— Rappelez-moi la semaine prochaine, le temps que mes avocats finalisent un protocole d'accord.

Morin secoue la tête en riant.

— Vous n'allez pas vous en tirer comme ça, David.

Valentina et lui l'attrapent chacun par un bras et le tirent vers les guichets de jeu.

— Vous avez combien sur vous? susurre la *grid girl*.

Bartels rétorque :

— Quel est votre chiffre porte-bonheur, Valentina?

Bartels a grandi dans les beaux quartiers. Père est un psychanalyste réputé. Mère, l'héritière d'un aristocrate anglais. David est fils unique. Il ignore le sens des mots « non » et « impossible ».

Le père Bartels, c'est Henri. Un prodige. Élève de Freud, puis disciple de Lacan. Chez lui, la théorie de la forclusion du nom-du-Père est un exercice quotidien. Henri est un activiste anti-freudien. Il n'a jamais levé la main sur son fils. Il ne lui a jamais vraiment adressé la parole non plus. En réalité, il a d'autres chats à fouetter. Henri s'est spécialisé dans la détection des drames familiaux de la grande bourgeoisie parisienne. Henri est le prince de la structure psychotique, du sexe comme thérapie participative et de la séance à mille deux cents francs. Henri couche parfois avec ses patientes.

Judith Bartels, née Wilson-Jones, était l'une de ses patientes. Elle avait quinze ans de moins que lui. Il l'a épousée, lui a fait un gosse, David, a réussi l'exploit de la rendre cinglée, l'a fait interner six mois à Sainte-Anne, puis l'a renvoyée dare-dare à South Kensington dans le giron familial où elle coule des jours heureux depuis près de vingt ans, même si elle ne se souvient pas du prénom de son fils, ni même la plupart du temps de son existence.

Aujourd'hui, Henri sucre les fraises dans un hospice spécialisé à quinze mille francs par mois. Il n'a pas bandé depuis l'élection de Valéry Giscard d'Estaing à la présidence de la République et sa mise sous tutelle. David bénéficie désormais des appuis et de la fortune de la branche maternelle.

L'an passé, European G. Tobacco a envoyé des chasseurs de têtes faire la tournée des directeurs de cabinet des hommes politiques européens de premier plan. Parmi les dossiers français de candidature, un nom surclassait tous les autres : David Bartels.

Ancien assistant parlementaire à 16 500 francs par mois,

conseiller ministériel puis dircab à 45 000, contacté par la SEITA après la démission du Premier ministre. Bartels est finalement approché en juin 1985 pour devenir le directeur des relations institutionnelles par European G. Tobacco et placé à la tête d'une officine fantoche, Fox & Reynolds Consulting.

Bartels a hésité.

Qu'en penserait Lacan ?

Directeur de cabinet ministériel, c'était le pouvoir à portée de main.

Consultant chez European G. Tobacco, c'était le pouvoir et le fric. 80 000 nouveaux francs nets mensuels, plus le système de bonus pouvant se chiffrer à près de 250 % de son salaire.

Bartels n'a pas hésité longtemps.

Élise et lui se sont connus sur le campus de l'École des hautes études commerciales de Paris. Élise détonnait dans le paysage. Son père était instituteur et sa mère faisait des ménages dans une petite ville de province, en Isère. Bartels est tombé sous le charme de ses accents rebelles et de la stabilité de sa structure familiale. Le cadre du parc du château de Jouy-en-Josas, anciennes terres de chasse du baron Adolphe-Jacques, est idyllique. Bartels a demandé sa main sur la nationale 118, un soir où ils rentraient ensemble à Paris dans sa Peugeot 604 Chapron Landaulet. Ils se sont mariés dans la foulée. Bartels est rentré à l'ENA. Élise a trouvé un poste de directrice commerciale à la SNCF, avant que Bartels la persuade de démissionner pour s'occuper de leur premier enfant, puis de leur deuxième.

Très vite, Bartels s'est ennuyé. Élise aimait discuter, passer du temps dans les musées, lire, débattre. Elle militait au parti socialiste. Dans leur duplex du quartier des Archives, ils faisaient chambre à part.

Alors Bartels s'est occupé.

Avec du sexe, de l'adrénaline et du boulot.

Comme son père Henri à la belle époque.

Sa maîtresse du moment est une femme de trente-cinq ans nommée Christelle Szabo. Christelle est une gauchiste et une activiste antitabac. Elle travaille comme animatrice santé au service « information et prévention contre le tabac », à l'antenne parisienne, rue André-Danjon, de la Caisse primaire d'assurance maladie. Elle parle rarement de sa vie. Elle ne pose aucune question.

Il a fait sa connaissance quatre mois plus tôt, en allant chercher Élise après son cours de yoga. Christelle et elle se fréquentent à l'occasion. Elles se retrouvent parfois pour boire un verre, entre filles. Ce soir-là, Bartels a laissé sa carte à Christelle qui l'a rappelé le lendemain. Ils ont baisé l'après-midi même dans une chambre d'hôtel, à deux pas de l'agence Fox & Reynolds.

Bartels le vit très bien.

La chambre est une fournaise. Christelle refuse d'ouvrir la fenêtre. Ça donne un caractère sauvage à leurs ébats. Bartels ne s'en plaint pas. Les doigts dans ses boucles brunes humides, il l'embrasse sur la nuque, le long de la colonne vertébrale, puis sur les fesses.

Christelle roule sur le dos et s'étire.

— J'ai sommeil.

Bartels passe la main sur son ventre.

— Menteuse!

Elle rit.

— Je dois me lever à 6 h, demain.

— Tu m'emmerdes.

Elle se rebrunit et chasse sa main. Elle se lève et se dirige vers la salle de bains. Bartels l'entend uriner puis prendre une douche. Il s'assoit en bâillant et allume la lampe de chevet. Il avise un carton sur le bureau. Il se lève, intrigué. La plupart des documents qu'il contient sont à en-tête de la CPAM de Paris.

LEUR ÂME AU DIABLE

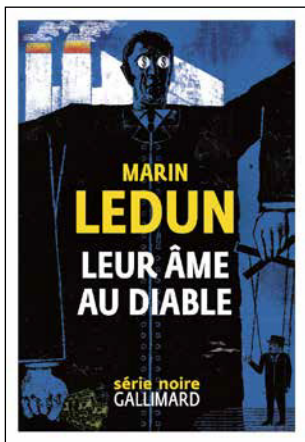
MARIN LEDUN

L'histoire commence le 28 juillet 1986 par le braquage, au Havre, de deux camions-citernes remplis d'ammoniac liquide destiné à une usine de cigarettes. 24 000 litres envolés, sept cadavres, une jeune femme disparue.

Les OPJ Nora et Brun enquêtent. Vingt ans durant, des usines serbes aux travées de l'Assemblée nationale, des circuits mafieux italiens aux cabinets de consulting parisiens, ils vont traquer ceux dont le métier est de corrompre, manipuler, contourner les obstacles au fonctionnement de la machine à cash des cigarettiers. David Bartels, le lobbyiste mégalomane qui intrigue pour amener politiques et hauts fonctionnaires à servir les intérêts de European G. Tobacco. Anton Muller, son homme de main, exécuter des basses œuvres. Sophie Calder, proxénète à la tête d'une société d'évènementiel sportif.

Ambition, corruption, violence. Sur la route de la nicotine, la guerre sera totale.

Marin Ledun est l'auteur d'une vingtaine de romans dont *Les visages écrasés*, plusieurs fois récompensé et adapté au cinéma, et *L'homme qui a vu l'homme*, prix Amila-Meckert. Avec *Leur âme au diable*, il nous livre LE grand roman sur l'industrie du tabac.



LEUR ÂME AU DIABLE
MARIN LEDUN

Cette édition électronique du livre
Leur âme au diable de Marin Ledun
a été réalisée le 22 février 2021 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072875816 - Numéro d'édition : 360725).
Code Sodis : U30342 - ISBN : 9782072875847.
Numéro d'édition : 360728.